

Sous le joug
et autres poèmes

par Ivor Gurney

- 230 -

Sous le joug

Qui tolérerait, si ce n'était pour l'Angleterre,
Ce joug pesant une seconde de plus ?
Tenir un lupanar, balayer, passer la serpillière
Dans le plus affreux taudis serait bien au-dessus
De ce que les gradés nous font subir. A hue, à dia,
Harcelés de bêtise, bêtes curieuses
Pour badernes bouffies de vanité. Tout ce tas
De vanes éculées aussi vides que creuses.
Seuls nos camarades nous mettent du miel
Au cœur : ils aiment à rire envers et contre tout.
Comme celui qui scrute la nuit attend du soleil
Son réconfort, je tire le mien de ces pioupious
Blindés contre le déluge de feu, les brimades,
L'adjudant braillard et la canonnade.

Au jeune poète avant la bataille

L'heure arrive tôt de ta passion redoutée.
Il te faut tout laisser de ce que tu chérissais
Pour, comme d'autres, affronter le grand jour,
Ne trembler ni au sourd fracas des tambours
Ni sous la stridence des clairons. Quand le vacarme
Suffit à t'obnubiler, quand la peur t'ébranle l'âme,
Evoque la noblesse de ton grand art, pour que nul
Ne couvre le poète d'opprobre. Alors seront oubliées
Les miettes de louange que les rimailleurs prenaient plaisir

A ramasser. Alors ils devront nous concéder,
Outre la maîtrise des mots, la force et le courage
De ceux que nous avons chantés. Fais
Du nom de poète un foudre de juste guerre,
Pose-le en couronne d'honneur sur le combat.

Traductions de Jean Migrenne

Dernières lueurs

Sortant de la petite pièce, fumée et poussière,
Thé et bruyants bavardages, rire d'heureux garçons,
J'ai gagné le crépuscule. Plus de bruit soudain,
Et me voici seul dans les ténèbres, saisi,
A m'émerveiller du miracle, là-haut
Mêlé aux rameaux ; le croissant d'argent, clair.
Le temps me sortit de l'esprit. Le temps mourut ; et nous voilà
Ensemble de nouveau à la maison, toi et moi.

Les ormes aux bras d'amour nous enveloppaient d'ombre
Nous qui regardions à l'Ouest l'extase d'un seul désir,
D'une seule âme ravie au ciel tandis qu'un autre feu encore
Nous consumait, d'autant accroissait notre joie :
C'était ce chant que Bach nous adressait, qui nous unissait
La joie des flammes de lumière et du soleil englouti.

Traduction d'Anne Mounic. - 231 -

